

UN ASPECT DES LUMIÈRES NÉOHELLÉNIQUES:
L'APPROCHE SCIENTIFIQUE DE L'ORIENT.
LE CAS DE DIMITRIOS ALEXANDRIDIS*

Les Lumières néohelléniques, comme il a été suggéré jusqu'à présent à maintes reprises, furent essentiellement marquées par le tournant de ses adeptes vers la pensée et la culture occidentales¹. Pour revenir à la devise coraïste, le «transvasement» proposé avec ardeur et intensité visait à juste titre à faire intégrer dans le domaine culturel grec toutes les «conquêtes» scientifiques et spirituelles de l'Europe; aussi, par cette même voie, a-t-on essayé de faire ressusciter le patrimoine ancestral.

Néanmoins, et ceci fut beaucoup moins étudié et évalué en tant que phénomène culturel spécifique, un certain nombre de témoignages attestent la présence d'un intérêt, ayant revêtu des expressions variées, pour la connaissance et l'étude de l'Orient au XVIIIe ainsi qu'au début du XIXe siècle². Assurément, la question que nous venons d'aborder est assez complexe par sa nature. Car, n'oublions pas que le monde hellénique se situe au point de jonction de deux civilisations; la coexistence de deux éléments socio-culturels —l'élément occidental d'un côté, l'élément oriental de l'autre³— y est alors un fait diachronique. D'autre part, la conquête ottomane n'a pas manqué d'imposer sur le plan officiel et administratif ses propres lois linguistiques. Ainsi, c'est une

* Il m'est beaucoup plus un plaisir qu'un devoir de pouvoir exprimer ici mes sentiments de gratitude à mes collègues MM. John C. Alexander et Georges Kehaghioglou, qui ont gentiment accepté à ma demande de lire attentivement le manuscrit; aussi, dois-je remercier profondément mon amie Mme Eliane Pauwels s'étant occupée de la révision finale de mon texte français.

1. La question est amplement traitée et étudiée par K. Θ. Δημαρᾶς; Cf. en particulier le volume *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, Athènes 1977, 21980, 31983.

2. Voir Γιώργος Κεχαγιόγλου, 'Η πρώτη έντυπη έλληνική μετάφραση τῆς διήγησης *Alf Layla Wa-Layla (Χίλιες και Μία Νύχτες)*, *Graeco-Arabica* 3 (1984) 213.

3. Voir Alexandru Duḃu, *Humanisme, baroque, lumières; l'exemple roumain*, Bucarest 1984; en particulier, le chapitre «Contacts culturels et évolution des mentalités», p. 19. Cf. Georges Castellan, L'influence de Constantinople sur la vie quotidienne des villes balkaniques fin XVIIIe-début du XIXe siècles: confrontation de modèles culturels, *Bulletin de l'Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen* 12 (1974) 91-106.

chose bien connue que l'apprentissage de langues orientales vivantes devint très tôt une pratique courante chez les Phanariotes, assumant tour à tour de hautes fonctions diplomatiques et politiques auprès de la Sublime Porte, comme Drogmans (comme ce fut le cas de Panayotis Nikoussios qui étudie les langues turque, arabe et persane), ou encore, comme princes-gouverneurs des pays danubiens⁴. Il est à noter que les jeunes intellectuels issus de ce milieu, et influencés par lui, manifestent un intérêt souvent nettement teinté d'utilité idéologique, non dépourvu pour autant de curiosité purement littéraire ou esthétique pour l'étude du turc, voire de l'arabe et du persan. Tel fut justement le cas de Rhigas qui apprend l'arabe auprès de D. Catargi dans l'espoir, paraît-il, de «devenir utile à l'émancipation de sa nation aussi bien qu'à la civilisation des Turcs»⁵. Catargi, qui, selon le témoignage de Perraios, charmé par les qualités de Rhigas et ressentant pour lui une profonde affection paternelle lui enseigna le français et l'arabe, est un bel exemple de systématisation de la doctrine phanariote. Ce savant fut notamment sensible aux problèmes linguistiques⁶. Dans ses écrits, de caractère parénétiq ue et éducatif, il reconnut la nécessité de s'adonner à l'étude de langues occidentales vivantes, telles que le français, l'italien ou l'anglais interprétant l'esprit cosmopolite de son siècle⁷. La culture classique, représentée par le grec ancien et le latin, y tient une place capitale. A quoi vient s'ajouter une appréciation lucide de l'utilité culturelle et politique à la fois qui dicte le besoin d'étudier les langues orientales; le turc, en particulier, «τὰ τούρκικα ὡσὰν ἐπικρατοῦσα γλῶσσα ὁποῦ εἶναι εἰς τὸ βασίλειον, καὶ ὡσὰν

4. Audry de la Motraye mentionne que, déjà en 1704, le jeune Nicolas Mavrocordato, futur hégémone, possédait «en perfection le grec littéral et savait le latin, l'italien, le français»; voir A. de la Motraye, *Voyages (...) en Europe, Asie et Afrique*, La Haye 1727, t. 1, p. 374. Selon Procopiou, Nicolas connaissait entre autres langues le turc, l'arabe et le persan; d'après Antoine Epis, le même prince s'était mis vers 1721 à l'étude de l'hébreu. Voir J. Bouchar d, *Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordato avec Jean Le Clerc et William Wake*, *Ὁ Ἑραριστής* 11 (1977) 70-71. Nous pouvons tirer dans l'ouvrage de Ἐπ. Σταματιάδης, *Βιογραφία τῶν Ἑλλήνων Μεγάλων Διερχομένων τοῦ Ὀθωμανικοῦ κράτους*, Athènes 1865, d'informations générales, de nature plutôt biographique, dont plusieurs références sur les aptitudes linguistiques des Phanariotes, ayant accédé à la charge d'interprète de la Sublime Porte. Également, très brièvement, K. M. Κούμας, *Ἱστορία τῶν ἀνθρώπινων πράξεων*, v. XII, Vienne 1832, p. 536, où sont particulièrement excellées les qualités intellectuelles et les connaissances des Ypsilanti et des Mourouzi.

5. *Σύντομος βιογραφία τοῦ δοιδίμου Ρήγα Φεραίου τοῦ Θετταλοῦ*, Athènes 1860, p. 8: «(διὰ τῆς μαθήσεως τῆς ἀραβικῆς διαλέκτου) ἐλπίζει νὰ φανῆ ὠφέλιμος καὶ εἰς τὴν ἐλευθερίαν τοῦ ἔθνους του καὶ εἰς τὸν πολιτισμὸν τῶν Τούρκων».

6. K. Θ. Δημαρᾶς, *Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας*, Athènes 1975, p. 150-151. Consultez également C. Th. Dimaras, D. Catargi, philosophe grec, in *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, p. 26-36.

7. Δημ. Καταρτζής, *Τὰ Εὐρισκόμενα*, éd. K. Θ. Δημαρᾶς, Athènes 1970, p. 404.

μία γλῶσσα τῶν Χριστιανῶν ὁποῦ εἶναι εἰς τὴν Ἐνατολήν, εἶναι ἀναγκαία εἰς τὸ ἔθνος»⁸. Le pragmatisme phanariote y est apparent. Notion essentielle et stimulante, clairement exposée quelques décennies plus tard par Dim. Alexandridis, lorsqu'il annonce la publication de sa *Grammaire gréco-turque* (*Γραμματικὴ γραικικο-τουρκικὴ*, Vienne 1812): «εἶμαι βέβαιος ὅτι δὲν θέλει εὐρεθεῖ τις φιλόκαλος, ὅστις κρίνῃ τὸν κόπον μου μάταιον ἀγωνιζομένου νὰ εὐκολύνω εἰς τοὺς ὁμογενεῖς μου τὸν τρόπον τῆς μαθήσεως μιᾶς διαλέκτου, ἢ ὁποία εἶναι ἢ ἐπιπολάζουσα ἐν ἡμῖν τῶν κρατούντων, καὶ διὰ τῆς ὁποίας μόνῃς ἡμποροῦμεν καὶ νὰ πραγματευώμεθα, καὶ ἀξιωμάτων καὶ ὑπολήψεως παρὰ Τούρκους ν' ἀπολαύωμεν, καὶ ἐν γένει ἰλαροτέρους αὐτοὺς πρὸς ἡμᾶς νὰ παρασκευάζωμεν»⁹. L'argumentation de l'auteur, au moment précis où il présente au vaste public son manuel de langue turque, s'articule donc à plusieurs niveaux; le turc, langue prépondérante en Orient chrétien, peut, selon les propres termes d'Alexandridis, faciliter les échanges, permettre l'accès aux hautes charges, voire conduire au pouvoir, améliorer enfin les conditions de coexistence entre le conquis et le conquérant¹⁰.

Or, pour revenir un peu en arrière, la nécessité d'une connaissance approfondie et méthodique des langues orientales fut éprouvée et exprimée assez tôt dans le milieu phanariote. Pourtant et en dépit de certains efforts de réorganisation à l'échelle des matières d'enseignement —réformes apportées par des hégémons tels que C. Mavrocordato et N. Mavroghéni¹¹— l'étude de ces

8. *Ibid.*, p. 404. Catargi croit à l'encouragement de l'étude systématique des langues parlées par les peuples balkaniques soumis au joug ottoman; voir, *op. cit.*, p. 404; du même auteur, *Δοκίμια*, éd. K. Θ. Δημαρᾶς, Athènes 1974, p. √'-ξ'. Cette conception, loin d'être exprimée au seul plan théorique, fut bel et bien appliquée par les hégémons phanariotes. Voir Tr. Εὐαγγελίδης, *Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας*, vol. II, Athènes 1936, p. 388. Egalement, Ariadna Camariano-Cioran, Ecoles grecques dans les principautés danubiennes au temps des Phanariotes, in *Symposium L'Epoque phanariote*, Thessaloniki 1974, p. 56.

9. *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος* 1812, fasc. 5/17 janvier, p. 18.

10. La dernière partie de l'ouvrage est munie d'un certain nombre de dialogues gréco-turcs, destinés à l'exercice des enseignés ainsi que d'une sélection de textes-thèmes, traitant dans leur majorité des termes et expressions diplomatiques. Pouvons-nous, grâce à ces indices, situer le public éventuel de cette «grammaire» notamment dans l'effectif offert par le milieu le plus intéressé, le milieu phanariote?

11. Quand C. Mavrocordato, pendant son troisième règne, réorganisa l'enseignement, il fit introduire dans le programme de l'Académie de Saint-Sava, l'italien et le turc; voir Tr. Εὐαγγελίδης, *op. cit.*, p. 388. Aussi, D. B. Economidès, Les écoles grecques en Roumanie jusqu'en 1821, *Hellénisme Contemporain* 3 (1949) 11. Voir aussi l'article récent de Matei D. Vlad, Locul lui Constantin Mavrocordat in *Istoria Românilor din secolul al XVIII-lea, Revista de Istorie* 37 (1984) 248-250. Quant à la réforme de N. Mavroghéni, consultez l'article de Gheorghe Cronț, L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIIIe siècle. Le contenu de l'enseignement, *Revue des Etudes Sud-Est Européennes* 4(1966), 460.

langues ne semble pas être introduite de façon systématique et elle n'est pas institutionnalisée, comme ce fut justement le cas des langues occidentales, dans les établissements protégés par les princes phanariotes, c'est-à-dire les Académies de Bucarest et de Jassy¹². Néanmoins, Gh. Cronț signale l'existence d'un certain nombre de vocabulaires gréco-turcs et vice-versa, d'usage scolaire, conservés en forme manuscrite, ainsi qu'une tentative au moins de rédiger une grammaire¹³. Ajoutons à ces éléments qu'au début du XIXe siècle, la grammaire gréco-turque d'Alexandridis, à laquelle nous nous sommes déjà référée, ayant probablement servi de manuel d'enseignement, fut elle aussi copiée et circula dans le milieu phanariote en manuscrit¹⁴.

Parallèlement à ces manifestations d'intérêt et à un autre niveau, qui dépasse naturellement la simple aptitude linguistique et débouche sur le domaine de l'érudition, nous savons que, du temps déjà de Nicolas, la célèbre bibliothèque des Mavrocordato possédait de très estimables collections de manuscrits arabes¹⁵ ainsi que des livres orientaux¹⁶; cette bibliothèque, si soigneusement composée et enrichie, est un bel exemple de l'érudition et de la

12. Sur l'enseignement des langues étrangères dans les Académies, voir Ariadna Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki 1974, p. 251-255. De son côté M. Ghedón avoue son ignorance en ce qui concerne l'étude méthodique de la langue turque aux XVIIIe et XIXe siècles; voir Μαρουήλ Γεδεών, *Ἡ πνευματικὴ κίνησις τοῦ Γένους κατὰ τὸν ΙΗ' καὶ ΙΘ' αἰώνα*, éd. Φ. Η. Ἡλιοῦ, Athènes 1976, p. 201. Comparez au programme de l'Académie Ionienne, où l'étude de l'hébreu et de la langue arabe sont officiellement introduits; voir à ce sujet Γεώργιος Τυπάλδος-Ἰακωβάτος, *Ἱστορία τῆς Ἰονίου Ἀκαδημίας*, éd. Σπύρος Ἀσδραχάς, Athènes 1982, p. 37.

13. Gh. Cronț, *op. cit.*, p. 460-461. Ματθαῖος Κ. Παρηνίκας, *Σχέδιασμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἐλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ ἀλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453 μ.Χ.) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης (ΙΘ') ἑκατονταετηρίδος*, Constantinople 1867, p. 35, mentionne que Scarlatos Callimachi a rédigé vers 1810 un Dictionnaire *Ἀραβοελληνικόν* resté inédit.

14. Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, vol. II, Bucarest 1940, p. 182-183, ms. gr. no 1051, daté du XIXe siècle (1831). Mentionnons également le *Dictionnaire Gréco-turc* de Zacharie qui connut plusieurs rééditions; première édition en 1804, puis en 1805, en 1812, en 1814, en 1819, et enfin, en 1861 (Comparez à Γκίνης-Μέξας, *Ἑλληνικὴ Βιβλιογραφία*, nos 274, 356, 716, 822, 1170, 8714).

15. Henri Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris 1902, p. 669-676.

16. N. Iorga, *Etudes Roumaines*, II, Paris 1924, p. 18-19. Cf. N. Iorga, Pilda bunilor domni din trecut față de școală românească in *Analele Acad. Rom.*, Sect. ist., Ser. II, 37 (1914), 85-120; voir en particulier, les pages 106-107. Aussi, Corneliu Dima-Dragan, La bibliophilie des Mavrocordato, in *Symposium' L'Epoque phanariote*, *op. cit.*, p. 210.

bibliophilie de quelques Phanariotes éminents¹⁷.

Il est tout naturel que la possession d'une langue ouvre largement la voie vers la délectation de la littérature, voire de la culture correspondante. Là aussi, Catargi, nous offre son regard lucide, observateur et critique¹⁸.

Mais l'impact de la philologie et de la philosophie islamiques en tant qu'approche scientifique de l'Orient avoisinant, soumis au regard nouveau des doctrines européennes, survint en Grèce par l'intermédiaire de l'Occident, à la suite du déclenchement de cette «crise de la conscience européenne» (selon l'heureuse expression de Paul Hazard toujours valable et significative quant à la disposition des esprits), qui, ébranlant la stabilité classique vint insuffler le tourbillon du mouvement des Lumières tant dans le domaine du mode de vie que de l'histoire des idées¹⁹. L'élargissement spatial du savoir humain dû au goût et à la pratique des voyages lointains²⁰, les perspectives anthropologiques et sociologiques qu'investit désormais la science de la géographie²¹, l'intérêt porté aux peuples primitifs ainsi qu'aux civilisations non-européennes²², tout cela est nouveau et saisissant.

De même, la curiosité éprouvée pour la connaissance de l'Orient et l'éclosion des études orientalistes ont leur point de départ au XVIIIe siècle²³.

17. La bibliothèque de Panayotis Nikoussios suscita, au moment de sa vente, l'intérêt de Colbert, agissant pour le compte de Louis XIV. Cf. *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, I, Paris 1881, p. 273-275. Etaient aussi renommées les bibliothèques du béizadé C. Mourouzi, de N. Mavrocordato et de Dim. Mano; voir M. Παρανάκας, *op. cit.*, p. 26.

18. «Ὅσοι διαβάζουε τούρκικα, δὲ διαβάζουν νὰ μάθουν ἐκεῖνο ποὺ τοὺς χρειάζεταιαι μὲ κανέναν προσδιορισμό, ἀλλὰ ἐπιχειροῦνται νὰ μάθουν ἐν ταύτῳ τρεῖς γλώσσαις: τούρκικα, πέρσικα καὶ ἀραβικὰ μὲ ταῖς ἀρχαῖς τους, καὶ νὰ μελετήσουν ἀπλῶς ὅσα βιβλία τέτοια τοὺς πέσουν στὰ χέρια τους. Ἐχωντας ὁμοῦ οἱ Τοῦρκοι τὴν πλιὸ ἀγαπημένην τους σπουδὴν τὰ ποιητικὰ, γαμίζει κι' ὁ σπουδαῖος μας νέος τὸν ὄντά του ντιβάνια πέρσικα, τούρκικα καὶ κασιντέδες ἀραβικοῦς (...); Δημ. Καταρτζής, *Δοκίμια*, *op. cit.*, p. 51. Cet extrait est tiré de l'essai: «Συμβουλὴ στοὺς νέους πῶς νὰ ὠφελιωῦνται καὶ νὰ μὴ βλάπτονται ἀπὸ τὰ βιβλία τὰ φράγκικα καὶ τὰ τούρκικα, καὶ ποιά νὰ 'ναὶ ἢ καθ' αὐτό τους σπουδὴ» (ca. 1783).

19. Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris 1961; notamment ici, t. I, chap. I: «De la stabilité au mouvement».

20. *Op. cit.*, p. 10 sq. Aussi, Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris 1977, p. 30 sq. et Georges Gusdorf, *L'avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, VI, Paris, Payot, 1973; consultez surtout le chapitre 3: «La philologie comparée et l'unité culturelle de l'humanité».

21. Sergio Moravia, Philosophie et géographie à la fin du XVIIIe siècle in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, LVII (1967) 937-1011.

22. M. Duchet, *op. cit.*

23. Voir l'ouvrage de Raymond Schwab, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950; aussi, Edward W. Said, *Orientalism*, New York 1979.

Cependant, les deux siècles qui précédèrent (XVIe-XVIIe), diversifient et enrichissent d'éléments nouveaux l'attitude mentale de l'Europe à l'égard de l'Islam. La notion d'Orient, en l'occurrence turco-persan, apparaît maintenant comme une «notion de civilisation»²⁴. Le XVIIIe siècle y apportera le désir d'observation de la société islamique. Ainsi, le regard critique de la philosophie des Lumières (Voltaire, Montesquieu, Volney), s'étendant vers une histoire des religions ou encore vers une histoire des institutions, veut aboutir soit à une critique interne des structures socio-politiques occidentales, soit à une vision comparée des civilisations²⁵. Le Romantisme, à son tour, renforcera la perception ethnologique, déjà présente au temps des Lumières, dans l'approche de l'Orient²⁶. Enfin, la pensée philosophique allemande, représentée surtout par les théories hégéliennes, accorde dans la conception de l'Islam une préséance à ses dimensions de transcendance et de mystique²⁷.

La naissance de l'«orientalisme», considérée d'un point de vue socio-culturel, impliquait surtout le renoncement à l'égoïsme occidental. Dans cette perspective, les *Lettres Persanes*, parues en 1721, œuvre déterminante de Montesquieu, tracent la voie à la «découverte de la pluralité des mondes culturels»²⁸. Les récits de voyage dont l'édition se multiplie, la *Bibliothèque Orientale* de Barthélemy d'Herbelot dans la dernière partie du XVIIe siècle et, notamment, la traduction française des *Mille et Une Nuits* (1704-1717) par Antoine Galland ont exercé une influence incontestable et durable²⁹. L'image de

24. Hichem Djait, *L'Europe et l'Islam*, Paris 1978, p. 23.

25. *Ibid.*, p. 35.

26. *Ibid.*, p. 35 sq.

27. *Ibid.*, p. 87 sq.

28. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 275. Notons la similitude de quelques thèmes et motifs principaux, signalés par Jacques Bouchard entre l'ouvrage de Montesquieu et les *Loisirs de Philothée* (*Φιλοθέου Πάρεργα*), rédigé entre 1717 et 1720 par Nicolas Mavrocordato. L'influence directe étant exclue, du moment que la parution de l'œuvre française est postérieure de quelques années à la rédaction des *Loisirs*, il nous reste à mettre en corrélation, dans les deux cas, l'amalgame des lectures communes ainsi qu'une analogie dans la formation et la disposition des esprits; voir J. Bouchard, Nicolas Mavrocordato et l'aube des Lumières. in *RESEE* 20 (1982) 240-41.

29. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 276. La «fortune» des *Mille et Une Nuits* dans le contexte grec, à partir de la première transposition grecque de la traduction française de A. Galland, nous est décrite par Georges Kehaghioglou. Voir Γιώργος Κεχαγιόγλου, 'Η δεύτερη και οι τρίτες εκδόσεις του 'Αραβικού Μυθολογικού, 'Ελληνικά 29 (1976) 358-362. Aussi, du même auteur, Τὸ 'Αραβικὸν Μυθολογικὸν τοῦ 1792, 'Ο 'Εραριστής 14 (1977) 203-205, et Χίλιες και Μία Νύχτες: σταθμοὶ στὶς τύχες τοῦ ἔργου καὶ ἡ μετάφραση τοῦ Κώστα Τρικογλίδη, Διαβάζω 33 (1980) 47-51; Tout récemment, 'Η πρώτη έντυπη ἑλληνικὴ μετάφραση..., *op. cit.*, p. 213-228.

la «sagesse» orientale, qui prédomina en Europe littéraire tout au long du XVIIIe siècle, ne manqua pas de laisser ses empreintes sur la formation de l'intellect néogrec; car, cette éducation morale, cet enseignement de vertu civile proposé dans les multiples ouvrages —qu'il s'agisse des recueils de sagesse, des traductions, ou encore, des œuvres originales de la production européenne— sut répondre aux exigences et aux prédispositions des Lumières néohelléniques, consistant à proposer et à faire valoir un modèle de morale nouvelle³⁰.

Au début du XIXe siècle, la partie de l'intelligentsia grecque qui vit en Europe, dans les grands centres culturels tels que Paris ou Vienne, ne peut que recevoir les reflets de la conquête de l'espace géographique, entraînant avec elle l'épanouissement de la curiosité scientifique vis-à-vis des civilisations non-européennes. En France, par exemple, la fin du XVIIIe siècle verra la fondation d'une Société savante interdisciplinaire, qui ambitionne d'étudier l'être humain ainsi que son entourage naturel dans leur intégrité et leur globalité; il s'agit évidemment de la *Société des Observateurs de l'homme*, pépinière de l'essor de cette «science générale de l'homme», précurseur dans ses recherches et ses curiosités de l'ethnologie et de l'anthropologie culturelle modernes³¹. Retenons que Coray, qui prononça le 16 Nivôse, an XI (6 janvier 1803) à une séance de la Société son *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, fut un de ses membres³². Aussi, quelques préoccupations de la Société sont-elles transmises au public grec par les rapports exhaustifs de la revue littéraire *Mélissa (L'Abeille)* éditée à Paris par S. Contos et C. Nicolopoulos. Ce périodique prérévolutionnaire, de vie courte, imprégné des idées novatrices, représente, paraît-il dans le domaine grec, les tendances les plus avancées de son temps³³. Les rédacteurs de *Mélissa* n'hésiteront pas à communiquer à leurs

30. Κ. Θ. Δημαρᾶς, *Ἑλληνικός Ρομαντισμός*, Αθήνες 1982, p. 26-29 et 492.

31. Sergio Moravia, *La scienza dell'uomo nel Settecento*, Bari 1978, p. 70 sq. Sur la formation de cette «anthropologie» dite «science générale de l'homme» tout au long du XVIIIe siècle, voir aussi A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *Le Siècle des Lumières*, I, L'Essor (1715-1750), Paris, P.U.F., 1977, p. 550-552.

32. *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce*, Lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 16 Nivôse, an XI (6 janvier 1803). Par Coray, Docteur en médecine, et Membre de la dite Société. Aussi, S. Moravia, *op. cit.*, p. 70-71, où il est noté que Coray est admis à la Société en sa qualité d'helléniste. Voir maintenant à ce sujet l'étude de Αἰκατερίνη Κουμαριανοῦ, 'Ο Κοραῆς καὶ ἡ 'Σociété des Observateurs de l'Homme', *Διήμερο Κοραῆ 29 καὶ 30 Ἀπριλίου 1983*, ΚΝΕ/ΕΙΕ, Αθήνες 1984, p. 113-142.

33. Sur le caractère idéologique de *Μέλισσα* consultez l'étude introductive de Catherine Coumarianou à la reproduction anastatique de la revue (Athènes 1984), surtout les pages λ'-λα'.

lecteurs un des points les plus piquants de la vie scientifique parisienne de 1800: l'intérêt provoqué par l'arrivée et le séjour du jeune Chinois Tschong-A-Sam à Paris³⁴, qui a fait l'objet de l'observation anthropologique d'une commission de spécialistes, membres de la Société³⁵.

La réceptivité néohellénique face aux frontières nouvelles qu'esquissa dans le domaine des études orientalistes l'esprit scientifique occidental du XIXe siècle est donc dans une certaine mesure attestée. En revanche, c'est en particulier, la présence de Dimitrios Alexandridis et sa contribution multiple au champ orientaliste qui incitent l'intellect hellène à abandonner son rôle de «récepteur» et à réagir à titre égal. Or, la traduction fragmentaire de la *Géographie d'Aboulféda* (1807), tout en devenant un fait de la philologie orientaliste du début du siècle, provoquant l'intervention critique et les commentaires d'arabologues éminents, comme nous verrons dans la suite, s'introduisit de façon dynamique dans le contexte européen.

Mais avant de poursuivre la «fortune» de l'ouvrage d'Aboulféda dans sa traduction grecque moderne, il nous semble intéressant et utile, à maints égards, d'essayer d'esquisser le portrait intellectuel de son traducteur Dimitrios Alexandridis. Il est curieux d'ailleurs de constater combien la physionomie de cet homme, qui a exercé une activité polyvalente et durable, a pu rester dans l'ombre. Presque tous les détails de sa vie nous sont inconnus. Alors, en nous appuyant sur quelques connaissances indirectes et sur un nombre minime de témoignages³⁶, nous allons tenter de jouer avec le clair-obscur de cette personnalité.

Dimitrios Alexandridis est originaire de Tyrnavo de Thessalie³⁷, où, selon

34. S. Moravia, *op. cit.*, p. 102-107.

35. *Μέλισσα*, *op. cit.*, p. 186-188. Dans cette même revue nous rencontrons plusieurs textes se référant à la nature, au but suprême des travaux de la «Société» et à ses activités. Comparez à l'étude de Catherine Coumariou, *op. cit.*

36. Les seuls travaux à notre connaissance qui essayent de traiter plus exhaustivement la vie et l'oeuvre de Dim. Alexandridis sont ceux de Νικ. Κ. Βλάχος, 'Ο Θεσσαλός λόγιος Δημ. 'Αλεξανδρίδης (Τυρναβίτης) εκδότης του 'Ελληνικού Τηλεγράφου' 1812-1836, *Παρνασσός* 18 (1976) 204-219 et récemment Ρωξάνη 'Αργυροπούλου - 'Αννα Ταμπάκη, Οί 'Ειδήσεις δια τὰ 'Ανατολικά Μέρη' (1811), ὁ 'Ελληνικός' καὶ 'Φιλολογικός Τηλέγραφος' (1812-1836) καὶ ὁ Δημήτριος 'Αλεξανδρίδης, Extrait de *Tà 'Ελληνικά Προεπαναστατικά Περιοδικά. Εύρετήρια. Γ'*, Athènes 1983, p. ις'-κς'.

37. Les dictionnaires biographiques ou encyclopédiques relatifs ainsi que les sources qui sont à notre connaissance ne précisent ni la date de naissance ni celle de mort de Dim. Alexandridis. Cependant, d'après le témoignage qu'offre l'inscription funéraire gravée sur le tombeau d'Alexandridis, au cimetière de Sankt Marx, à Vienne, nous apprenons qu'il est mort en 1851, à l'âge de 67 ans. Voir Πολ. 'Ενεπεκίδης, *Ρήγας, Ύψηλάντης, Καποδίστριας* (...), Athènes 1965, p. 298. Ceci nous amènerait à déterminer la date de sa naissance en 1784.

toute évidence, il doit avoir suivi dans sa première jeunesse l'enseignement de Ioannis Pézaros³⁸. Des liens de parenté l'unissent à deux personnalités distinguées des Lumières néohelléniques: à Stéphanos Doungas et à Anthimos Gazis. Le premier, lui-aussi élève de Pézaros à Tyrnavo, a fait plus tard (à partir de 1802) des études systématiques en Allemagne, en fréquentant tour à tour les Universités de Halle, de Goettingen et de Iéna. Dans cette dernière, il doit avoir assisté aux cours du philosophe Schelling (1775-1854)³⁹; Doungas est considéré comme élève de Schelling et il fut profondément imprégné par la pensée idéaliste allemande⁴⁰. Stéphanos Doungas fut *αὐτάδελφος* et *πατήρ* pour le jeune Dimitrios, qui, plus tard, en 1806, dans la Préface de sa traduction grecque de l'*Histoire* de Goldsmith, exprimera pour lui sa profonde reconnaissance. En effet, l'auteur de cette Préface, avoue à quel point la personnalité de ce frère aîné influencera sa formation intellectuelle et combien elle marqua l'orientation de ses études⁴¹. Quant à Anthimos Gazis, retenons surtout parmi sa riche activité viennoise sa participation à la rédaction de la principale revue prérévolutionnaire *Loghios Hermès (Le Mercure Savant)*⁴²; c'est dans ses pages que les publications d'Alexandridis seront régulièrement annoncées et présen-

38. Ioannis Pézaros (1749-1806), enseigne à partir de 1782 jusqu'à sa mort à Tyrnavo. K. M. Κούμας, *op. cit.*, p. 567-572 esquisse de façon émouvante la physionomie de son maître ainsi que le contenu de son enseignement.

39. Notons que lorsqu'il enseignait à Iéna, Schelling, qui fut un des principaux représentants de l'idéalisme allemand, fréquentait les milieux romantiques de cette ville (Schlegel, Novalis etc.). D'autre part, il n'est pas exclu qu'Alexandridis, en accompagnant Doungas, ait poursuivi ses études à Iéna; quoiqu'il en soit, dans les pages de titre de ses publications, nous rencontrons, parmi ses autres titres universitaires, celui de membre-correspondant des Sociétés minéralogique et physique de cette ville.

40. Jacovaky Rizo Néroulo, *Cours de littérature grecque moderne*, Genève 1827, p. 75-76. Egalement, K. M. Κούμας, *op. cit.*, p. 570, 592 et M. Γεδεών, *op. cit.*, p. 117. Aussi, K. Θ. Δημαρᾶς, *Νεοελληνικός Διαφωτισμός*, *op. cit.*, p. 98, 289; sur l'activité de Doungas, consultez aussi Ariadna Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 652-656.

41. Γολδσμίθ, *Ίστορία τῆς Ἑλλάδος* (...) νῦν πρῶτον μεταφρασθεῖσα (...) ὑπὸ Δημητρίου Ἀλεξανδρίδου (...), Vienne 1806, p. XXIII: «Ἄλλ' ὁ οὕτως ἐπὶ πολὺ ἄκαμπτος Ἐγὼ ἔπρεπε τέλος νὰ ὑπακούσω εἰς ἓνα καὶ μόνον, ὅστις οὐ μόνον τὰ πρῶτα ἐναύσματα τῆς γνώσεως, καὶ τὰς ἀρχὰς τῆς Φιλοσοφίας πρῶτος αὐτὸς ἐν τῇ πατρῴῳ διαλέκτῳ μοι ἐνέσπειρεν, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ τὴν ἱερὰν τῶν Ἀσκληπιαδῶν τέχνην πατρικῶς μὲ ἐχειραγώγησεν, μηδὲν φειδόμενος δαπάνης ἀδρᾶς, καὶ ὁποιασθητοῦν ἄλλης συνδρομῆς. Οὗτος δ' ἦν ἐκεῖνος ὁ ΣΤΕΦΑΝΟΣ ἐν Ἱεροδιακόνοις ΔΟΥΝΚΑΣ, αὐτάδελφος ἐμὸς καὶ πατήρ.»

42. Sur A. Gazis voir Δανιὴλ Φιλίπιδης-Ἀνθίμος Γαζῆς - Barbié du Bocage, *Ἀλληλογραφία*, éd. Αἰκατερίνη Κουμαριανοῦ, Athènes 1966; aussi, K. Θ. Δημαρᾶς, *op. cit.*, p. 377-79.

tées⁴³. D'ailleurs, n'oublions pas l'appel adressé par Gazis à Alexandridis au moment de quitter la direction du périodique, répété plus d'une fois entre 1813 et 1815, pour qu'il assume la tâche de la rédaction de *Loghios Hermès*⁴⁴.

Étudiant à Vienne, en philologie, puis en médecine⁴⁵ — plus tard il y exercera le métier de médecin⁴⁶ — Alexandridis s'adonna en même temps à la lecture et développa ses curiosités intellectuelles à maints niveaux; ses lectures grecques s'alignaient sur l'esprit des Lumières qui imprégnait alors sa nation⁴⁷. Il fait preuve d'un zèle assidu pour l'apprentissage de langues étrangères. Il connaît sans nul doute le grec ancien et le latin, le français, l'anglais, évidemment l'allemand, et, peut-être aussi l'espagnol et l'italien; dans le domaine des langues orientales, Alexandridis possède le turc, l'arabe et le persan⁴⁸.

La notion d'histoire, et notamment, selon l'expression d'Alexandridis, la connaissance «des origines, du progrès et de la décadence» de la Grèce antique le préoccupe vivement⁴⁹. Ceci le pousse à entreprendre la traduction grecque de

43. *Ἑρμῆς ὁ Λόγιος*, 1811, p. 11, 12, 312, 353, 392 et 1812, p. 125, 354, 357, 370-379.

44. Voir Ρωξάνη Ἀργυροπούλου-Ἄννα Ταμπάκη, *op. cit.*, p. κζ '-κη' où est exposé l'historique de cette «invitation».

45. Em. Tyrzynski, Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen, in *Probleme der neu-griechischen Literatur*, II, Berlin 1960, p. 86, 96.

46. Dans ses publications, il se présente comme «*ἰατρός*» ou encore comme «*τῆς ἰατρικῆς καὶ χειρουργίας διδάσκαλος καὶ ὀφθαλμολόγος*». Aussi dans la *Réponse à la critique de M. de Sacy* (...), publiée en 1808 et reproduite dans les pages du *Télégraphe Hellénique*, en 1812, Al. remarque qu'il se chargea de la traduction d'Aboulféda «malgré ses occupations journalières de la Médecine»; cf. *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος*, 1812, p. 51. Également, en 1813, il désigne comme *ὁμότεχνους* les médecins et les chirurgiens; cf. *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος*, 1813, p. 762. Quelquefois Al. emploie le titre de «médecin-philosophe» (*ἰατροφιλόσοφος*); quant à la nuance que ce dernier titre revêt au siècle des Lumières en Europe, voir Sergio Moravia, Sull'origine delle scienze umane nel Settecento, in *Scienze dell'uomo e scienze della società nel Settecento*, Atti del convegno di Torino, 27-28 ottobre 1978, Firenze 1979, p. 164-165.

47. *Γολδσμῖθ*, *op. cit.*, p. XXII-XXIII.

48. L'aptitude remarquable de Dim. Alexandridis en matière de langues est mise en relief par Silvestre de Sacy dans sa *Notice de l'ouvrage intitulé Ἀμπολφέδα Ἰσμαήλ* (...), voir ici, p. 332. En Allemagne, à cette époque, l'étude de langues orientales connut un véritable essor, qui est en rapport étroit avec les nouvelles tendances historiographiques. Presque chaque Université allemande possédait sa propre chaire d'études orientalistes; voir Henri Dehérain, *Silvestre de Sacy 1759-1838. Ses contemporains et ses disciples*, Paris 1938, p. XXXII.

49. *Γολδσμῖθ*, *op. cit.*, p. XXI. Cet ouvrage fut dédié au béizadé Dim. Mourouzi. Connu pour son érudition et son intérêt pour l'épanouissement des lettres et des sciences, celui-ci fut en outre protecteur de Stéphanos Doungas. Alexandridis paraît être lié par des liens d'amitié,

l'*Histoire de la Grèce* de Oliver Goldsmith alors même qu'il fait ses études⁵⁰. Dans sa pensée, où nous discernons aisément, nous semble-t-il, une conception philosophique de l'histoire et certaines dispositions de caractère novateur, probablement issues des théories qui étaient alors en application dans le domaine universitaire allemand, et surtout propagées par l'école de Goettingen (Gatterer, Schlözer)⁵¹, l'étude diachronique de l'histoire des nations ne présente pas pour le chercheur des terrains vagues ou des ruptures qui ne méritent pas d'être étudiées. C'est ainsi que la seconde édition de l'*Histoire* de Goldsmith (1807) sera munie d'un volume supplémentaire, contenant l'histoire de Byzance. Dans la conscience des historiens de Goettingen comme plus tard chez les Romantiques, la réhabilitation du Moyen Age était survenue; pour Alexandridis, signe précoce dans le champ idéologique néohellénique, la continuité de l'hellénisme est attestée⁵². Parallèlement, au niveau culturel, son *Miroir Grec* (*Ἑλληνικός Καθρέπτης*), paru également en 1806, qui comprend

de similitude intellectuelle et de reconnaissance avec ce prince phanariote.

Sur l'importance de l'histoire et l'utilité de son enseignement au siècle des Lumières, voir M. Γεδεών, *op. cit.*, p. 194-195.

50. En 1801, Fr. Alter annonce que Dim. Alexandridis avait presque terminé la traduction de Goldsmith; cf. *Allgemeiner Literarischer Anzeiger* (1801), p. 292.

Parmi plusieurs lectures relatives à l'histoire des Grecs, Al. choisit Goldsmith parce qu'il nous confesse qu'en le lisant: «τόσον ηὔχαριστησα τὴν περιέργειάν μου ὥστε καὶ μεταφράσαι αὐτὸν πρὸς ἑμαυτοῦ ψυχαγωγίαν ἠθέλησα», Γολδσμίθ, *op. cit.*, p. XXI. Selon ses observations, Goldsmith, à l'exception de quelques savants, est presque totalement inconnu des Grecs, malgré la popularité dont ses oeuvres jouissent en Europe, et, en particulier, son *Vicar of Wakefield* —roman typique du genre bourgeois de l'époque— qui, selon Alexandridis toujours «ne rassasie jamais la curiosité du lecteur» (*εἰς τὸ ὁποῖον οὐδέποτε ἡ περιέργεια τοῦ Ἀναγνώστου κορέννεται*) Γολδσμίθ, *op. cit.*, p. XIX-XX.

Il est probable que Dim. Alexandridis ait entrepris à cette même époque la traduction de l'*Histoire de la Grèce* de William Mitford; cf. Γολδσμίθ, *op. cit.*, p. XXVI. Cette oeuvre rendue populaire, rédigée entre 1784 et 1810, fut conçue et écrite dans sa dernière partie sous l'impression de la Révolution Française. Mitford y expose l'histoire athénienne dans un sens plutôt aristocratique et conservateur; voir Eduard Fueter, *Storia della storiografia moderna*, Milano-Napoli, 1970, p. 660.

51. En ce qui concerne les innovations de l'école historiographique allemande, surtout les doctrines appliquées par le groupe de Goettingen, voir G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 456-479. Il est intéressant de mentionner que C. M. Coumas dans le sixième volume de son *Histoire* décrit les diverses tendances historiographiques modernes exprimées par les écoles nationales; K. M. Κούμας, *op. cit.*, p. η'-νδ'.

52. Voir la seconde édition de l'*Histoire* de Goldsmith (1807), vol. I., p. ζ'-θ'. Aussi, M. Γεδεών, *op. cit.*, p. 194. Sur la réhabilitation du Moyen Age, autrement dit, de Byzance, par l'historiographie romantique grecque, consultez K. Θ. Δημαρᾶς, *Ἑλληνικός Ρωμαντισμός*, *op. cit.*, en particulier les pages 461-462.

les biographies des savants grecs depuis l'antiquité jusqu'au XVe siècle plaide une fois encore en faveur de cette conception unitaire. Un autre point révélateur des idées soutenues par Alexandridis se rapporte à l'élargissement du champ de vision historique. Considérée d'un point de vue interdisciplinaire, l'historiographie moderne qui se flatte avant tout d'être une «science générale de l'homme», devient, dans la lignée de Voltaire⁵³ une science des cultures de l'humanité. Elle embrasse l'histoire des connaissances (sciences et arts) et celle des institutions. Or, le regard historiographique n'est plus désormais dépourvu d'intérêt anthropologique et ethnographique. Répondant à ce besoin, Alexandridis ajoutera à sa traduction de Goldsmith, une dernière partie supplémentaire contenant un «Exposé bref sur les arts, les sciences, la religion, les mœurs et les coutumes des Grecs», puisée pour sa majeure partie dans les *Eléments d'histoire générale* (1772-73) de Claude-François-Xavier Millot (1724-1785)⁵⁴.

En sortant du siècle des Lumières, la spécificité culturelle de chaque nation —idée valorisée et mise au point par Herder— s'accroît et attire l'attention scientifique⁵⁵. A un autre niveau, la corrélation de la connaissance historique et de la connaissance géographique est généralement accentuée et mise en pratique⁵⁶. La science de la géographie tantôt doit compléter la vision historique de l'espace, tantôt tient la place d'une science autonome.

Or, l'activité polyvalente de Dimitrios Alexandridis semble être trempée dans ce climat intellectuel. Ses ouvrages lexicographiques, concernant l'enseignement méthodique de la langue turque⁵⁷, comme son vif intérêt pour la

53. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 448-449. Aussi, A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, p. 559-561. E. Fueter, *op. cit.*, p. 448-490 considère certaines tendances de l'historiographie britannique et allemande des Lumières sous l'influence directe de l'approche culturelle de l'histoire des nations que proposa Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV* (1751) et surtout dans son *Essai sur les mœurs* (1757).

54. Γολδσμίθ, *op. cit.*, vol. III, p. 285 sq. Il s'agit de la partie intitulée: «Σύντομος πραγματεία περί τεχνῶν καὶ ἐπιστημῶν, ἅμα δὲ καὶ περί θρησκείας, ἠθῶν καὶ ἐθίμων τῶν Ἑλλήνων».

55. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 477. Voir aussi A. Soboul, G. Lemarchand, M. Fogel, *op. cit.*, p. 564-565.

56. Voir Γολδσμίθ, *op. cit.*, p. XXIV: «(πολλοί) ὁμῶς συλλέγουσι μόνον ἱστορίας περικοπᾶς, καὶ ταῦτας ἢ χωρὶς Χρονολογίας, ἢ χωρὶς Γεωγραφίας, ὧν ἄνευ ἡ Ἱστορία εἶναι ἐπαχθῆς ὄγκος καὶ μάταιος».

Aussi, M. Γεδεῶν, *op. cit.*, p. 194 et K. Θ. Δημαρᾶς, *Νεοελληνικὸς Διαφωτισμὸς*, *op. cit.*, p. 69.

57. Il s'agit de la *Grammaire gréco-turque* (Γραμματικὴ γραικικο-τουρκικὴ) et de son *Dictionnaire* (Λεξικὸν πρόχειρον τῆς γραικικῆς καὶ τουρκικῆς διαλέκτου) parus en 1812, dont pourtant la conception remonte à quelques années plus tôt.

publication d'ouvrages géographiques, s'inscrivent précisément dans cette atmosphère et se trouvent en harmonie avec les exigences idéologiques des Lumières néohelléniques. Car, Dimitrios Alexandridis fut un intellectuel engagé prenant une part active au caractère pédagogique et vulgarisateur du mouvement des Lumières, autant par ses propres préoccupations d'écrivain et d'éditeur d'un périodique important à Vienne, que par sa participation énergique à des tentatives ayant comme but l'épanouissement spirituel et la renaissance de la Nation Grecque. Pour citer quelques exemples précis, nous savons qu'en 1803 Alexandridis prit part avec d'autres lettrés, tels que Grégoire Constandas, Daniel Philippidis, Stéphanos Doungas, Anthimos Gazis et Zissis Cavras, aux efforts pour la fondation d'une Académie à Pélion, en Thessalie⁵⁸; plus tard, il se mêla aux préparatifs pour la fondation d'une imprimerie à Jassy⁵⁹.

Aussi, son intérêt pour l'étude de l'histoire, qui se manifesta si tôt, ne tarit-il pas⁶⁰. Il se métamorphosera cherchant son expression dans la synchronie événementielle, en s'attelant vraisemblablement sans interruption de 1812 jusqu'en 1836, à l'édition de son journal, le *Télégraphe Hellénique*, à Vienne. En effet, la tâche journalistique contient pour les contemporains d'Alexandridis une notion peut-être élargie de l'histoire⁶¹. Quant au *Télégraphe*, journal «politique, commercial et littéraire», conçu, du point de vue morphologique et thématique, selon le modèle des journaux d'information répandu en Europe, il voulut combler les besoins qu'exprimait une classe nouvelle en formation, celle

58. Τρ. Εὐαγγελίδης, *op. cit.*, vol. I, p. 208: «προέβησαν δ' εἰς ἀγορὰν ὀργάνων φυσικῆς καὶ χημείας, βιβλίων καὶ χαρτῶν φυσιογνωστικῶν, ἅπερ ἀπέστειλαν εἰς τὰ Ἰαμβελάκια, καὶ ὁ μὲν Δούγκας διὰ Βλαχίας ἀπῆλθεν εἰς Βυζάντιον πρὸς ἔκδοσιν ἀδείας, τῇ ἐνεργείᾳ τοῦ προστάτου τῆς παιδείας Δ. Μουρούζη». Aussi, Μ. Γεδεών, *op. cit.*, p. 140.

59. Π. Ἐνεπεκίδης, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τοῦ ἐλληνικοῦ τύπου καὶ τῶν τυπογραφείων τῆς Βιέννης 1790-1821*. Ἐπὶ τῇ βάσει τῶν ἀρχειακῶν ἐγγράφων τῆς Βιέννης extrait de *Θεσσαλικά Χρονικά*, Athènes 1975, p. 41-43. Aussi, *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος*, fasc. 45/5 juin 1812, p. 188.

60. Cet intérêt s'exprimera aussi, à partir de 1817 jusqu'en 1821, par l'édition de la partie philologique du *Télégraphe*; de même, il montre de l'intérêt à l'édition d'ouvrages historiques en grec. Nous le rencontrons dans plusieurs listes de souscripteurs de l'époque; comparez à Ρ. Ἀργυροπούλου-Ἀ. Ταμπάκη, *op. cit.*, p. κδ'.

61. Cette notion de l'histoire est ressentie et exprimée par les intellectuels grecs; voir par exemple, la présentation critique de *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος* par Μ. Δ. Σχιναῖς in *Ἑρμῆς ὁ Λόγιος*, fasc. du 15 décembre 1812, p. 371: «Αἱ ἐφημερίδες εἶναι τῶν ἡμερῶν μας ἢ Ἱστορία». Voir aussi notre communication au Ve Congrès de l'AIÉSEE (Belgrade, 11-17 septembre 1984): «Le *'Télégraphe Hellénique'* (1812-1836): orientations et fortune d'un journal *'politique, commercial et littéraire'* dans le Sud-Est Européen» (sous presse).

de «commerçants-bourgeois»⁶². Le *Télégraphe Hellénique*, et plus tard, de 1817 à 1821, son supplément, le *Télégraphe Philologique*, reflètent d'une manière concrète et directe la réceptivité ainsi que l'élargissement des curiosités intellectuelles de cette partie de l'hellénisme, qui, vivant dans les colonies européennes, fut sujette aux multiples influences des courants idéologiques occidentaux. En premier lieu, dans le *Télégraphe Hellénique*, nous sentons la nécessité d'une information en matière politico-économique rapide, régulière et autant que possible globale. En second lieu, dans sa partie philologique, nous saisissons une multitude et une diversité de thèmes, touchant toutes les branches de la science, des préoccupations éparses déterminantes du désir d'aborder l'homme dans son double aspect physique et moral ainsi que son environnement dans leur vérité et leur totalité, en reflet de l'esprit du siècle que nous avons essayé de mettre en relief dans les pages précédents⁶³.

Pourtant, ce qui fait la spécificité du *Télégraphe Philologique* comparé aux autres périodiques littéraires préévolutionnaires, mus par les mêmes idéaux et visant également à l'émancipation intellectuelle de la Nation Grecque, ce qui constitue par ailleurs le point culminant, nous semble-t-il, sous l'angle de l'évaluation de l'apport de la revue littéraire d'Alexandridis, c'est l'introduction des éléments constitutifs d'un orientalisme scientifique⁶⁴. Une partie de l'information générale sur la production du livre est consacrée aux éditions touchant le domaine de l'orientalisme et ceci d'une manière assez étendue. Les nouvelles publications de la philologie ou de la lexicographie arabes nous sont communiquées par Alexandridis dans les pages de son périodique; le nombre de références révèle l'intérêt constant dont témoigne le *Télégraphe Philologique*. Nous nous arrêterons plus particulièrement à la présentation de deux ouvrages importants, appartenant à la philologie arabe du début du siècle, parus à l'imprimerie de Skoutari, à Constantinople: il s'agit de *Les Cérémonies du Pèlerinage* de Mehmed-Edib (*Βίβλος τῶν καθηκόντων τῶν προσκυνητῶν*)⁶⁵,

62. Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος, 1818, p. 428 et 1819, p. 32. Aussi, P. Ἀργυροπούλου-Ἄ. Ταμπάκη, *op. cit.*, p. λζ'.

63. *Ibid.*, pp. κς', μ'.

64. *Ibid.*, p. κε'. Comparez à N. Βλάχος, *op. cit.*, p. 214-215. De son côté l'éditeur du *Télégraphe Philologique* admet que: «Ἡμεῖς ἀναφέροντες ἤδη πρῶτον περὶ Ἀνατολικῆς κυρίως φιλολογίας, ἐκπληροῦμεν ἓνα τῶν καθηκόντων τὰ ὅποια ἀνεδέχθημεν κατὰ τὴν ἔκδοσιν τῆς παρούσης ἐφημερίδος· τοῦτο δὲ θέλει γίνεσθαι τοῦ λοιποῦ συχνότερον καὶ πληρέστερον, ὅταν ἰκανὸν πλῆθος Συνδρομητῶν μᾶς ἐνισχύσῃ νὰ δώσωμεν εἰς τὴν ἐφημερίδα τὴν ἢν φιλοτιμούμεθα ἔκτασιν». Cf. Φιλολογικὸς Τηλέγραφος, fasc. 12/18 mars 1818, p. 50. V. aussi Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος, 1816, p. 385.

65. Voir l'*Encyclopédie de l'Islam*, II (1965) 604, I. *Djughrāfiyā*.

intéressant ouvrage géographique, ainsi que du dictionnaire arabe *Océan* (*᾽Ωκεανός*), traduit de l'arabe en turc sur l'ordre du sultan Sélim III⁶⁶. En outre, l'intérêt scientifique d'Alexandridis, teinté de comparatisme, s'étend au champ de l'Extrême Orient, en l'occurrence à la Chine. En tout premier lieu, le souci lexicographique fut exprimé par la présentation du *Dictionary of Chinese Language* de Robert Morrison. Il est annoncé que cet ouvrage (en trois volumes) contiendra un supplément comprenant un tableau chronologique de l'histoire chinoise, des éléments sur les mœurs et les coutumes de ce peuple ainsi que des notions démographiques sur la Chine⁶⁷. Dans cette même année, 1818, nous rencontrons dans le *Télégraphe Philologique* un article exhaustif sur la numismatique chinoise, intitulée: «Περὶ τῆς νομισματικῆς ἱστορίας τῶν Κινέζων καὶ τῆς ἐπιμιξίας αὐτῶν μὲ τοὺς Ἕλληνας» basé sur le livre de Hager *Description des Médailles Chinoises du Cabinet Impérial de France, précédé d'un Essai de Numismatique Chinoise* (Paris 1805)⁶⁸; le fascicule suivant sera consacré à l'étude comparée des religions des Grecs et des Chinois⁶⁹.

Alexandridis se montre un zélateur des études orientalistes qui croit à la nécessité de leur épanouissement en Europe⁷⁰. Il faut encourager la linguistique comparée⁷¹, surtout en matière des langues asiatiques, communiquer le nouveau savoir archéologique dû aux fouilles menées par exemple en Egypte⁷², cultiver

66. Voir *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, 1818, fasc. 23, 24 et 25/10, 17 et 24 juin, p. 99-102, 103-106, 107-110. Comparez à *Ἑρμῆς ὁ Λόγιος*, 1818, p. 557-564 et 613-620, où l'on reproduit la présentation critique du dictionnaire *Ocean*, prise dans le *Journal littéraire de Leipzig*, no 12 du 4 mai 1818. Aussi, une évaluation de cette activité est faite par M. Γεδεών, *op. cit.*, p. 126.

67. *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, 1818, fasc. 12/18 mars, p. 47-50.

68. *Op. cit.*, fasc. 21/28 mai 1818, p. 91-94.

69. *Ibid.*, fasc. 22/4 juin 1818, p. 95-98: «*Panthéon Chinois ou Parallèle entre le Culte religieux etc. Πάνθεον Σινικὸν ἢ Παραλληλισμὸς τῶν θρησκευτῶν Ἑλλήνων καὶ Κινέζων*».

70. *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, 1817, fasc. 19/8 mai, p. 87; voir l'article sur la lithographie et sur sa contribution éventuelle à l'essor de l'étude des langues orientales. Aussi, dans *Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος*, fasc. 12/5 février 1819, p. 51, la rubrique intitulée *Russie* contient des informations sur les progrès réalisés par l'Académie des Sciences de Pétersbourg au sujet de langues orientales. Henri Dehérain expose l'historique de l'introduction et organisation des études orientales en Russie; la part de la contribution de S. de Sacy y est décisive; H. Dehérain, *op. cit.*, p. 28* sq.

71. Voir la présentation de l'ouvrage de W. M. Leake, *Researches in Greece*, in *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, fasc. 6/3 février 1818, p. 21-23, en particulier, la note de la page 22.

72. *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, 1818, fasc. 40/8 octobre, p. 179-180 et fasc. 43/29 octobre, p. 192. Notons que la conquête d'Égypte par Bonaparte et les recherches scientifiques qui s'en suivent sont une des causes de cette impulsion nouvelle qui suscitera l'essor des études orientalistes au début du XIXe siècle; voir E. W. Said, *op. cit.*, p. 76 sq.

la science de la géographie, qui a adopté —comme nous l'avons déjà remarqué— un caractère ethnographique et enfin promouvoir l'étude comparée des institutions et des civilisations.

Nous avons déjà dit combien la vision historique combinée et enrichie par la notion géographique fascina Dimitrios Alexandridis. Certes, ses premiers ouvrages nous offrent autant d'indices révélateurs de ces préoccupations. Hormis la traduction de l'*Histoire de Grèce* de Goldsmith, munie d'ailleurs elle aussi d'une carte géographique représentant la péninsule balkanique ainsi qu'une grande partie de l'Asie Mineure, le reste de son activité au cours des années 1806-1809 est axée précisément sur la publication de «recueils» ou «tableaux» géographiques⁷³. Issue de cet esprit, la traduction de la *Géographie d'Aboulféda*⁷⁴ doit cependant tenir une place prépondérante et quasi autonome. Car cette entreprise nous introduit pleinement dans le travail méticuleux d'un spécialiste en ce sens qu'elle est basée sur un manuscrit appartenant à la Bibliothèque Impériale de Vienne et qu'elle est soumise aux règles d'un orientalisme rigoureusement scientifique. L'ouvrage parut à Vienne, en 1807⁷⁵. Il réussit non seulement à attirer l'attention de la communauté orientaliste, mais aussi —selon l'appréciation de Silvestre de Sacy⁷⁶— il vint justement, tout

73. Δύο πίνακες γεωγραφικοί ὁ μὲν Νασσίρ Ἐδδινὸς Πέρσου, ὁ δὲ Οὐλούγ-Μπέι Τατάρου... κατὰ τὴν ἐν Ὁξωνίᾳ ἔκδοσιν τοῦ σοφοῦ Γραβίου (1807); Συλλογὴ τῶν ἐν ἐπιτομῇ τοῖς πάλαι γεωγραφηθέντων (1807-1808).

74. Sur le personnage d'Aboulféda, historien et géographe syrien, sa vie et son oeuvre, consultez l'article afférent de l'*Encyclopédie de l'Islam*, I, 2(1975), p. 122. Son ouvrage de géographie descriptive et universelle *Takwīm al-buldān* fut achevé en 721/1321. «L'ouvrage donne les coordonnées d'un certain nombre de localités et traite la géographie descriptive, régionale. Il est présenté d'une manière systématique et s'étend à la géographie descriptive, astronomique et humaine»; *op. cit.*, II (1965) 599, l. *Djughrāfiyā*.

75. «Ἀμπουλφένδα Ἰσμαήλ βασιλέως Ἀπαμείας ἐκ τῶν γεωγραφικῶν πινάκων Περιγραφῆ Χορασμίας, Μαουαραλνάχρης ἤτοι τῶν πέραν τοῦ ποταμοῦ Ὠξου τόπων, Ἀραβίας, Αἰγύπτου, Περσίδος, ἔτι δὲ τῆς Περσικῆς καὶ Ἐρυθρᾶς θαλάσσης. Μεταφρασθεῖσα ἐκ τοῦ πρωτοτύπου τῆς Ἀραβικῆς διαλέκτου κατὰ τὸν ἐν τῇ Καισαροβασιλικῇ τῆς Βιέννης βιβλιοθήκῃ κώδικα, μετὰ τινων ὑποσημειώσεων, ὑπὸ Δημητρίου Ἀλεξανδρίδου ἱατροῦ, τοῦ ἐκ Τυρνάβου τῆς Θεσσαλίας, καὶ μέλους ἀντεπιστέλλοντος τῶν ἐν Ἰένῃ Ἑταιριῶν, τῆς τε Ὀρυκτολογικῆς καὶ τῆς Φυσικῆς. Ἀξιώσει καὶ φιλοτίμῳ δαπάνῃ τῶν φιλογενεστάτων ἀδελφῶν Κυρίων Ζωσιμαδῶν Α. Ν. Ζ. καὶ Μ. Ἐν Βιέννῃ τῆς Αὐστρίας. Ἐκ τῆς τυπογραφίας Ἀντωνίου Σχημίδου. 1807».

76. Antoine-Isaac Silvestre de Sacy, célèbre orientaliste français (Paris 1758-1838). Sa vie, son oeuvre et l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains furent étudiées par Henri Dehérain, *op. cit.* Une liste de ses ouvrages nous est offerte par J. M. Quérard, *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique...* t. IX, Paris, édition anastatique 1964, p. 143-151. Voir aussi E. W. Said, *op. cit.*, chap. II, p. 123 sq.

en comblant une lacune, servir de paradigme, donner éventuellement une impulsion aux études orientalistes en Europe⁷⁷.

Quelle est, au juste, la physionomie intellectuelle du traducteur, au moment précis où il se met à l'œuvre? Son équipement mental? «*M. Démétrius ALEXANDRIDÈS*», nous dit avec emphase Silvestre de Sacy «né en Thessalie, et auquel la nation grecque doit déjà une traduction de l'«*Histoire de la Grèce*» de GOLDSMITH, joint à la connoissance de plusieurs de langues de l'Europe, celle de l'arabe et du persan. Cette réunion de connoissances étoit nécessaire pour qu'il pût, en traduisant notre géographe arabe, faire usage des travaux des plus célèbres orientalistes qui ont écrit en latin, en anglois, en allemand ou en françois, et mettre à contribution d'HERBELOT, REISKE, OUSELEY, MICHAELIS, NIEBUHR etc. Si il ne paroît pas parfaitement instruit de ce que les dernières années ont produit en ce genre, on doit moins s'en étonner que lui tenir compte de ses travaux et de son zèle, et s'estimer heureux de pouvoir lui indiquer quelques nouvelles sources dont il saura faire un bon usage. Nous sommes assurés d'avance qu'il nous aura gré de lui faire apercevoir, dans le cours de cette notice, quelques erreurs qui lui sont échappées (...)»⁷⁸.

La publication des fragments géographiques d'Aboulféda reflète une vision décidément pédagogique. La tâche consiste à sélectionner des textes traitant la géographie du Proche-Orient (Arabie, Egypte, Perse), au profit évident de la «jeunesse studieuse grecque»⁷⁹.

Or, cette perception éducative allant sans doute de pair avec l'existence d'une conscience scientifique aiguisée et le souci d'appliquer une méthode rigoureuse, auraient dû satisfaire en tout premier lieu les exigences fondamentales de cet orientalisme «rationnel et efficace» que professa Silvestre de

77. Silvestre de Sacy, *Notice de l'ouvrage intitulé 'Αμπουλφέδα 'Ισμαήλ (...)*, p. 1-3. La critique de S. de Sacy fut insérée dans le *Magasin Encyclopédique* de l'année 1808. En même temps, elle fut reproduite et circula sous forme de brochure (24 p.); notre référence ainsi que celles qui suivent renvoient à la pagination de la brochure que nous avons consultée, reliée avec d'autres articles et essais de S. de Sacy, à la Bibliothèque Nationale de Paris, ayant la côte Rés. Z 4321.

L'édition complète en langue occidentale de la *Géographie descriptive* d'Aboulféda fut réalisée en effet seulement en 1848 (édition avec traduction française de Reinaud, à Paris).

78. Silvestre de Sacy, *Notice, op. cit.*, p. 3.

79. *Ibid.*, p. 2. La même notion se dégage de la *Réponse à la critique de M. de Sacy sur un ouvrage intitulé 'Αμπουλφέδα 'Ισμαήλ...* par Dim. Alexandridis (Vienne 1808), p. 1-2. Nous avons pu consulter l'exemplaire de la brochure conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris (côte Rés. Z 4322), relié ensemble avec des extraits et essais divers de S. de Sacy; cet exemplaire porte sur la première page, de la main de son auteur, la dédicace suivante: «à M. de Sacy. de la part et avec les civilités de Dr. Alexandridès».

Sacy à l'usage de ses étudiants⁸⁰. En outre, ce savant français, dont la méthode et les doctrines s'imposèrent en Europe pendant la première moitié du XIXe siècle, ayant des amis, des anciens élèves, voire des disciples presque dans toute Université qui possédait une chaire d'études orientales, avait reçu dans sa jeunesse une solide éducation classique, qui lui permettra de demeurer tout au long de sa vie un amateur —sinon mieux— de la philologie gréco-latine⁸¹; de plus, il ne semble point ignorer la cause grecque et moins encore méconnaître l'effort de renaissance intellectuelle qui anima les cœurs des grecs «éclairés»⁸².

Dans sa *Notice*, Silvestre de Sacy procéda à une critique minutieuse de l'ouvrage d'Alexandridis. Parcourant le texte bilingue (arabe-grec) qu'offre l'édition de 1807, l'arabologue français est sensible aux «fausses lectures» de l'original, à la précision et à l'exactitude de la traduction proposée, c'est-à-dire à la restitution du vrai sens du texte. Comparer aux traductions antérieures, confronter les textes, recourir à une documentation scientifique d'envergure, argumenter, objecter: c'est à cette tâche délicate que Silvestre de Sacy se proposa. Pourtant, quelque part dans sa critique l'on dénote un sentiment de gêne: la liberté prise par Dimitrios Alexandridis de rejeter, après avoir critiqué à «outrance», quelques solutions choisies par l'illustre orientaliste D. Michaelis dans sa traduction de la *Description d'Égypte*, est ressentie et interprétée par S. de Sacy comme une offense faite à la mémoire du savant de Goettingen⁸³.

Enfin, Silvestre de Sacy allait conclure plus loin: «*En relevant quelques erreurs dans la traduction grecque de M. Démétrius, nous n'avons point du tout*

80. E. W. Said, *op. cit.*, p. 125-129, où est décrite et analysée cette tendance de «canoniser l'Orient», qui s'imposa à l'exemple illustre et laborieux de S. de Sacy dans toute l'Europe, et notamment en Allemagne. Il faut sélectionner des fragments représentatifs du meilleur du savoir de la culture orientale, à l'usage scolaire, faire des anthologies, des chrétomathies, des tableaux.

81. Nous le voyons se charger par exemple de la réimpression de l'ouvrage de Serge Ouvarov sur les *Mystères d'Eleusis* (Paris 1816), où il ajouta même une Préface; voir H. Dehérain, *op. cit.*, p. 26*-27*.

82. *Notice, op. cit.*, p.1. Aussi, Ad. Coray, *Ἀλληλογραφία*, III, Athènes 1979, p. 206. lettre de S. de Sacy à Coray datée du 22 juin 1812.

83. *Notice, op. cit.*, p. 16-17. Remarquons que Silvestre de Sacy s'était lié par des liens d'amitié avec le savant allemand; voir H. Dehérain, *op. cit.*, p. III.

Dans l'édition arabo-grecque de 1807 d'*Aboulféda* est commentée et quelquefois même rejetée la transposition d'un certain nombre de passages proposée par Michaelis; les critiques d'Alexandridis sont comprises dans les p. 173, 190-191, 217 et 234-235. Ses objections principales sont que, d'une part, la transcription du texte arabe est «pleine de fautes» (τὸ ἀραβικὸν κείμενον εἶναι πλήρες σφαλμάτων καὶ ἐλλειπόντων) et que, d'autre part, plusieurs «fausses lectures» de l'original sont dues à la très médiocre connaissance de l'arabe par Michaelis (... χωρὶς γὰρ ἐννοήσῃ ποτὲ τὴν μετρίαν αὐτοῦ γνώσιν περὶ τὴν ἀραβικὴν διάλεκτον).

l'intention de donner une idée défavorable de son travail qui mérite au contraire beaucoup de reconnaissance de ceux auxquels il est destiné. Nous n'avons fait ces observations que pour donner quelque utilité à cette courte notice. Nous ne doutons point que M. Démétrius, avec un peu d'exercice, ne parvienne à éviter ces légères fautes, et à donner à ses compatriotes de bonnes traductions des écrivains arabes les plus importants. Nous nous estimerions heureux si le témoignage que nous nous plaçons à rendre à ses talents pouvoit contribuer à l'encourager dans cette carrière pénible, et à soutenir son zèle pour l'étude de langues et de la littérature de l'Orient»⁸⁴.

Cette *Notice*, qui se voulait impérieusement critique en même temps qu'encourageante dans le chemin de l'orientalisme, provoqua la réaction immédiate d'Alexandridis⁸⁵. Si tant est que nous pouvons nous fier et nous borner exclusivement aux insinuations défavorables de Coray à l'égard de Dimitrios Alexandridis et en tirer des conclusions, nous aurions à faire à un caractère orgueilleux, égocentrique et plutôt solitaire⁸⁶. Lui-même, il n'est point enclin à rectifier cette «image»; dans le peu qu'il se confesse, qu'il essaye de parler à la première personne, il insiste précisément sur le côté égotique de sa personnalité⁸⁷. Or, dans sa *Réponse à la critique de M. de Sacy*, il est un peu question de tout cela. Dans ce texte-riposte, l'on distingue les nuances d'un discours émotif et véhément, proportionné avec les germes d'une grandiloquence, nous semble-t-il, au sens romantique. L'expression d'un tempérament vif et d'un esprit rapidement enflammé peut y être discernée⁸⁸. Blessé dans son amour

84. *Notice, op. cit.*, p. 24.

85. *Réponse à la critique de M. de Sacy... op. cit.*, p. 2: «Lorsque ma traduction et l'édition furent terminées, quelle fut ma surprise de les voir, il y quelques semaines, critiqués par M. le professeur de Sacy».

86. Voir à ce sujet P. 'Αργυροπούλου-Α. Ταμπάκη, *op. cit.*, p. κ'; Cf. Ad. Coray, *'Αλληλογραφία*, II, Athènes 1966, p. 528, 540 et 543. De 1809 à 1811, Dim. Alexandridis séjourna à Paris et il fit la connaissance de Coray. Les lettres de ce dernier auxquelles justement nous nous référons datent de 1809.

87. Voir *Γολδομίθ*, *op. cit.*, p. XXII, préface de l'édition de 1806; ici, note 41.

88. Voir par exemple le fragment suivant de la *Réponse*: «J'avoue sincèrement que cette manière d'agir de M. de Sacy *m'a percé le cœur*, surtout quand j'ai réfléchi que les susdits passages ne méritoient d'être publiés, n'étant pas assez nombreux, quand bien même la critique seroit juste. Mais *ma douleur a été à son comble*, lorsque j'ai vu que M. de Sacy ne croyant pas les susdits passages suffisans pour *avilir* ma traduction, a semé dans sa critique des mots piquans, qui pussent la rendre suspecte aux yeux du lecteur»; *Réponse, op. cit.*, p. 3.

Coray, en s'adressant à Alex. Vassiliou, désapprouve le ton aigre de l'«apologie» de Dim. Alexandridis: «*Ἡ πρὸς τὸν Sacy ἀπολογία εἶθε νὰ μὴν ἐγράφετο, ἢ νὰ ἐγράφετο εἰς τρόπον γλυκύτερον*»; *'Αλληλογραφία op. cit.*, p. 461, lettre datée du 29 juillet 1808.

propre, il se voit diminué devant la communauté scientifique et, chose qui acquiert une importance capitale, quasi calomnié aux yeux de ses compatriotes, notamment, ceux de Constantinople⁸⁹.

L'argumentation scientifique fonctionna maintenant dans le sens inverse. Pour Alexandridis, il s'agit de réhabiliter les points «fausseté» critiqués ou rejetés par S. de Sacy. Au sujet de Michaelis, il dit: «*Le reproche que me fait M. de Sacy d'avoir critiqué Michaelis à cause de sa fausse traduction d'un passage du poète dans la description de l'Égypte, seroit très juste, si je lui reprochois de n'avoir pas saisi le sens du poète: mais ma critique n'est fondée que sur ce qu'il s'est permis de critiquer d'une manière dure et offensante Reiske et Gagnier, savans célèbres, qui ont honoré leur siècle et leur patrie (...)*»⁹⁰.

Pour terminer avec ces mots: «*Nous terminerons ici notre apologie, dans laquelle, autant qu'il nous a été possible, nous avons taché de ne pas sortir des bornes de la bienséance. Mais si quelqu'œil scrutateur et sévère croyoit y trouver quelq'excès, il le pardonnera à la juste douleur de celui qui vient d'être injustement offensé en public, surtout quand il observera que le censeur s'est plus mépris dans sa critique que celui qu'il a censuré dans toute l'étendue de son ouvrage. Cependant l'Apologiste proteste qu'il aura toujours le respect dû à la personne et aux talens distingués de M. de Sacy, savant connu dans l'Europe par ses travaux et son mérite. Il le remercie du petit nombre de fautes qu'il a eu la bonté de corriger dans sa traduction: il le prie de croire qu'il le trouvera toujours disposé à profiter de ses observations et de ses avis, et qu'il sera pénétré de la plus vive reconnaissance, lorsque M. de Sacy voudra bien l'éclairer de ses lumières et le critiquer équitablement dans les autres ouvrages, qu'à l'avenir il pourroit mettre à jour*»⁹¹.

Le savant autrichien Fr. Dombay, ami commun des deux hommes⁹², se chargea de remettre la *Réponse* à son destinataire⁹³. Dès réception du texte,

89. «*Mais voyant circuler ici la critique en question dans diverses mains, puisque M. de Sacy avoit envoyé un certain nombre d'exemplaires à ses amis pour être distribués dans cette capitale, et conjecturant qu'il avoit fait la même chose dans les autres résidences de l'Europe, et nommément à Constantinople, je me déterminai enfin, quoique malgré moi, à faire imprimer aussi mon apologie, en considérant que je ne pouvois défendre ma cause qu'en opposant publication à publication*»; Cf. *Réponse*, op. cit., p. 3. Comme suggéré plus haut, S. de Sacy s'était personnellement lié et entretenait des relations épistolaires avec la plupart des orientalistes de l'Europe; il entretient une correspondance suivie avec Ducaurroy, directeur de l'École des jeunes de langue de Péra. Voir à ce sujet, H. Dehérain, *op. cit.*, p. 114 sq.

90. *Réponse*, op. cit., p. 9.

91. *Ibid.*, p. 15-16.

92. *Ibid.*, p. 3. Comparez à *Φιλολογικὸς Τηλέγραφος*, 1817, p. 31.

93. *Ibid.*

Silvestre de Sacy s'empessa de calmer les inquiétudes de son jeune «collègue». Il lui adressa aussitôt une lettre (datée du 12 juin 1808), où dans un esprit de modération, tout en insistant sur un bon nombre de ses remarques, il tend une main de réconciliation sur le plan scientifique⁹⁴.

Pourtant, cette «controverse philologique» ne s'est pas ici terminée. L'année suivante, en 1809, la revue orientaliste *Fundgruben des Orients*⁹⁵ publia un article intitulé: «Versuch über eine bis jetzt noch nicht erklärte Stelle in Abulfeda's Beschreibung von Aegypten, unter dem Artikel *Fostat*; nebst *Bemerkungen über die Gnomik der Araber* vom Herrn geheimen Legationsrath G. W. S. Beigel in Dresden»⁹⁶. L'auteur de l'article lance tout d'abord un coup d'œil rétrospectif sur les traducteurs des fragments de la *Description d'Égypte* d'Aboulféda (Reiske, Michaelis, Kœhler, Hartmann) pour aboutir au travail le plus récent et le plus étendu en ce domaine, celui de Dimitrios Alexandridis⁹⁷. Dans la suite, le commentateur expose, tout en les admettant les objections de S. de Sacy à l'égard de la critique d'Alexandridis portant sur Michaelis⁹⁸.

Alexandridis réagira pour une seconde fois. Dès son retour à Vienne (en 1811), il réclama la rédaction d'un journal politique et littéraire, le *Télégraphe*⁹⁹. Comme déjà mentionné, ce projet fut réalisé l'année suivante, en 1812. Au début de cette même année, dans les premiers numéros du *Télégraphe Hellénique* (fasc. 13,14 et 15/14, 18 et 21 février), sera publiée en trois suites la *Réponse à la critique de M. de Sacy sur un ouvrage intitulé 'Αμπουλφέδα*

94. Cette réponse de S. de Sacy fut publiée par Alexandridis dans les colonnes de son *Télégraphe Philologique*, 1817, p. 31-36 avec l'indication suivante: «'Η παρούσα απάντησις εἰς τὴν πρὸ χρόνων δέκα ἐκδοθεῖσαν καὶ ἐν ἔτει 1812 παραδεχθεῖσαν ἐν τῷ ἡμετέρῳ Ἑλληνικῷ Τηλεγράφῳ ἀπολογίαν μου κατὰ τῆς κριτικῆς τοῦ εὐγενεστάτου βαρῶνου κυρίου Σιλβ. δὲ Σασῆ περὶ τινῶν ἐκδοθέντων καὶ μεταφρασθέντων μοι Γεωγραφικῶν τεμαχίων τοῦ ἄραβος Ἀβουλφέδα ἐκδίδεται κατὰ τὸ παρὸν δίχα τινος ἄλλου ὑπομνηματισμοῦ μόνον ἐν εἰδει φιλολογικοῦ ἀναπληρώματος.».

Une copie du manuscrit de Silvestre de Sacy est conservée à la bibliothèque de l'Institut de France (côte Ms 2377). Je voudrais remercier ici M. Vassilis Tsokopoulos, qui, à ma demande, s'est livré à une recherche à la Bibliothèque de l'Institut et m'a procuré une photocopie du manuscrit en question.

95. Cette revue fut fondée à Vienne, en 1809, par le comte Wenceslas Rzewuski et Joseph de Hammer.

96. *Fundgruben des Orients* I (1809) 409-427. Je voudrais renouveler ici mes remerciements à Mme Catherine Gardika-Alexandropoulou, qui a eu l'amabilité de chercher pour moi, au British Library, le volume de la revue contenant l'article en question. G. W. S. Beigel se compte parmi les disciples de S. de Sacy; voir H. Dehérain, *op. cit.*, p. 37*.

97. *Fundgruben des Orients*, *op. cit.*, p. 410.

98. *Ibid.*, p. 410-11.

99. *Εἰδήσεις διὰ τὰ Ἀνατολικά μέρη*, 1911, p. 310-312.

Ἰσμαήλ... avec l'indication suivante: «Ἡ παροῦσα ὁμολογία τὴν ὁποῖαν ὁ συγγραφεὺς ἠμέλησε διὰ πολλὰ περιστατικὰ νὰ παρενείρῃ εἰς τινὰ φιλολογικὴν ἔφημερίδα, παρημελεῖτο βέβαια καὶ ἤδη παντάπασιν ἐὰν δὲν ἀνεγίνωσκε τὴν εἰς τὴν ἐνταῦθα ἐκδιδομένην ἀνατολικὴν ἔφημερίδα μεταλλεῖα τῆς Ἀνατολῆς, διατριβὴν τινος Γερμανοῦ, ὅστις παρακινούμενος ἀπὸ τὴν κριτικὴν τοῦ εὐγενεστάτου προφέσσορος ἐν Παρισίοις Σασῆ, ἐπανεῖστη κατὰ τοῦ μεταφραστοῦ τοῦ Ἀμπουλφέδα, καταβοῶν αὐτοῦ δι' ὅσα ἔγραψε κατὰ τοῦ ἀοιδίμου περικλεοῦς Μιχαήλ, προφέσσορος ἐν Γοττγῆ. Διὰ νὰ ἤμπορῆ λοιπὸν ὁ συγγραφεὺς τῆς παρούσης ἀπολογίας νὰ ἀπολογηθῆ εἰς τοὺς ὅσοι ἀναγνώσκοντες τοῦ κυρίου Σασῆ τὴν κριτικὴν καὶ τὴν παροῦσαν ἀπολογία, γράψωσιν οὐχ' ἦττον κατ' αὐτοῦ, ἐκρίθη εὐλογον ἅμα δὲ καὶ ἀναγκαῖον, νὰ κοινολογηθῆ καὶ ἡ παροῦσα ἀπολογία διὰ τοῦ τηλεγράφου»¹⁰⁰.

Nous venons ainsi d'esquisser une étape de l'activité de Dimitrios Alexandridis coïncidant avec les débuts en quelque sorte de sa carrière scientifique dans le champ d'études orientalistes, débuts qui n'eussent toutefois de suite. Dès alors et malgré l'accumulation en sa personne de toutes les possibilités intellectuelles et des conditions propices, ce «médecin-philosophe» se consacra, aux côtés de ses occupations strictement professionnelles, à la tâche journalistique. En effet, il ne s'adonna plus ultérieurement au domaine d'orientalisme scientifique qu'avait efficacement développé dans le contexte néohellénique la tentative d'Aboulféda, quoique la «motivation» ne l'abandonnât point —au contraire, nous avons constaté combien Alexandridis désirait offrir par le biais du *Télégraphe Philologique* surtout, une «tribune» grecque d'information et de vulgarisation des études et des éditions orientalistes.

Arrivés à la fin de ce menu travail, remarquons en guise de conclusion, que l'ouvrage d'Aboulféda tel que nous l'avons vu s'inscrire au début du XIXe siècle dans le cadre européen, fut en même temps une des conquêtes des Lumières néohelléniques dont l'apport sut résister à l'oubli du temps. En 1880, St. Aristarchès, président de la Commission Scientifique de l'Association Philologique Hellénique de Constantinople, dans son *Exposé* annuel de clôture des travaux de la Société, déclara entre autres que: «διατρέχουμιν τὴν Ἀραβίαν μετὰ τῆς ὑπὸ Δημητρίου Ἀλεξανδρίδου ἀραβο-ελληνικῆς ἐκδόσεως τοῦ Ἀμπουλφέδα»¹⁰¹.

Centre de Recherches Néohelléniques, Athènes

ANNA TABAKI

100. Ἑλληνικὸς Τηλέγραφος, 1812, p. 52.

101. Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος, Περιοδικὸν Σύγγραμμα, ΙΕ' (1880), p. 69.